

Parler *globish*, l'anglais des décomplexés

Nombre de non-anglophones le considèrent comme le vrai langage du monde des affaires. Peu de règles et beaucoup de décontraction, c'est la recette simple pour parler le « globish ».

Do you speak english at work? No, I speak globish. » Derrière ce terme étrange né de la contraction de « global » et d'« english » se cache le sabir des affaires que diffusent urbi et orbi la plupart des salariés non anglophones. « L'anglais ne se parle qu'en Angleterre », assure tranquillement Jean-Paul Nèrrière, ancien vice-président d'IBM États-Unis et auteur de manuels d'anglais à l'usage des managers. Pour lui, le *globish*, auquel il a consacré le livre *Don't speak english, parlez globish* (Editions Eyrolles), est le vrai langage des affaires, soit un dialecte simplifié de 1500 mots qui permet d'échanger avec des personnes de toutes nationalités parlant aussi terriblement mal l'anglais que vous. Consécration : l'école de langues Westmill International a décidé d'y consacrer une formation. Alors, oubliez vos complexes. Avec un peu de méthode, ce nouvel espéranto n'aura bientôt plus de secret pour vous et vous ouvrira les portes des grandes entreprises.

1 Oser davantage prendre la parole

« Compte tenu de la proximité de nos langues et de sept années d'études au lycée, les Français devraient parler couramment l'anglais », estime Jean-Paul Nèrrière. Las ! Il n'en est rien. Selon un sondage Eurobaromètre, ils n'arrivent qu'au



19^e rang sur 25 parmi les Européens capables de parler une deuxième langue. « Ce chiffre révèle moins une incapacité qu'un cruel manque de confiance en soi », estime John Gaynard, formateur chez Syre Consulting, un groupe bilingue de formation à Paris. Lorsqu'il organise des séminaires en anglais pour Michelin, Carrefour ou Business Objects, c'est toujours le même scénario : « Figés dans une posture scolaire, les Français préfèrent se taire plutôt que de parler "approximatif". S'ils se lâchaient un

peu, ils ne laisseraient pas les Espagnols ou les Italiens, moins doués mais bien moins complexés, monopoliser les débats ! » Cette autocensure est d'autant plus contre-productive que l'anglais se répand, y compris dans les grandes entreprises françaises. « Le nombre de boîtes dont les séminaires se déroulent en anglais explose », confirme Sébastien Cattanéo, directeur de SVA, un organisme de formation bilingue. Aventis, Alcatel, EADS, Novartis ou Vivendi l'ont même élu langue officielle.

“ J'ai appris l'anglais sur le tas sans me préoccuper d'accent ni de grammaire. Le français m'a aidé à acquérir les termes simples du langage du business... ”

Marc Fakhouri,
38 ans, *managing director* de Devoteam, une société de services en informatique (SSI) basée à Paris.

2 Chercher l'efficacité plutôt que la perfection

Qu'ont donc les Ibères et les Italiens que nous n'avons pas ? « Ils recherchent l'efficacité de la communication, plutôt qu'une perfection illusoire », répond Marc Fakhouri, *managing director* de Devoteam, une société de services en informatique. D'origine libanaise, lui travaille exclusivement dans un anglais appris « sur le tas ». Adieu Oxford et la BBC, ses conseils relèvent du pragma-

tisme pur et dur du terrain : « *Concentrez-vous d'abord sur le vocabulaire de votre secteur, les dix verbes indispensables à tout business [vendre, acheter, envoyer, payer, recevoir...] et l'emploi des auxiliaires être et avoir.* » Apprenez ensuite une vingtaine de prépositions (avant, après, sur, sous, etc.) et la forme négative simplifiée (verbe + not). Par souci d'efficacité, Jean-Paul Nerrière conseille aussi l'usage systématique de l'auxiliaire être suivi du participe présent. Exemple : « *Tomorrow, I am learning globish.* »

3 Ajuster son discours pour les non-anglophones

« *Lors d'un congrès IBM à Nice, mon patron américain et moi-même avons dû prononcer un discours en anglais* », raconte Jean-Paul Nerrière. Un salarié allemand est venu le voir après sa prestation : « *On a compris ce que vous racontiez.* » Conclusion de l'intéressé : « *Contrairement à mon patron, je n'avais pas oublié que les équipes étrangères non anglophones étaient majoritaires dans la salle.* » Il a donc simplifié au maximum, en employant notamment des périphrases lorsque le mot juste lui paraissait incompréhensible pour la majorité des participants – *the son of my brother*, plutôt que *nephew*, par exemple. A l'écrit, pour faciliter la vie des non-anglophones, Diagonal, l'éditeur du célèbre logiciel de correction Prolexis, a créé Globlexis, un logiciel qui simplifie les textes en anglais pour les rendre accessibles au plus grand nombre...

4 Améliorer sa diction plutôt que son accent

« *J'ai cessé de faire des efforts lorsque j'ai su que j'étais compris.* » Appliquez la recette de Henry Kissinger, qui ne s'est jamais départi d'un accent alle-

mand à couper au couteau. La plupart des anglophones veulent simplement n'avoir aucun effort à faire pour vous comprendre. « *Et une bonne prononciation n'a rien à voir avec l'accent* », explique Marc Fakhouri. Appliquez les règles suivantes : parlez lentement. Plutôt que d'imiter vos héros de série américaine, articulez ! N'hésitez jamais à répéter deux fois la même chose dans les mêmes termes. Emaillez votre discours de questions de contrôle comme « *Do you understand my point?* » Enfin, n'hésitez pas à rappeler que l'anglais n'est pas votre langue maternelle. Cela vous attirera la sympathie des non-anglophones et rappellera aux anglophones que vous n'êtes pas *fluent*, ce qu'ils ont tendance à oublier très vite...

5 Se former en dehors des salles de classe

Responsable des méthodes au sein du département assurance qualité du groupe pharmaceutique Sanofi-Aventis, Véronique Laveix a imaginé plusieurs moyens de mieux maîtriser l'anglais qu'elle pratique tous les jours : « *La plupart de mes échanges s'effectuent avec des équipes non anglophones* », explique-t-elle. Elle a donc d'abord fait appel à un consultant-coach, qui lui a appris à mieux communiquer en anglais avec ses équipes allemandes. « *Savoir qu'ils pratiquent un anglais direct et sans fioritures m'a permis d'éviter bien des malentendus.* » En juin, elle a convié l'ensemble de ses équipes françaises, japonaises, espagnoles et italiennes à un rallye en anglais, dans le Marais à Paris. « *Loin de figer les participants, l'obligation de parler en anglais a été pour eux un moyen de rapprochement incroyable.* » Libérés par le côté ludique de l'expérience, les Français n'ont, cette fois-ci, pas été les moins bavards...

Jean-François Paillard